

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE. 221

Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Vol. 7.] QUEBEC, 28 OCTOBRE 1848. [No. 17.

LITTÉRATURE.

MADAME N'Y EST PAS.

Il ne suffit pas, à Paris, d'avoir de la fortune, de l'esprit, du talent et de la figure, il faut encore posséder ce que l'on appelle du savoir-vivre, sans quoi vous gâchez tous les avantages que vous avez reçus de la nature et ceux que vous devez à votre position.

À Paris, une jolie femme n'est pas visible avant deux heures de l'après-midi ; se présenter plus tôt chez elle est une inconvenance qu'il faut bien vous garder de commettre, à moins que vous n'y ayez été spécialement invité.

Madame se lève tard, parce qu'à Paris, les soirées, les réunions se prolongent toujours après minuit. Le matin, madame sonne la femme de chambre. Si quelque privilégié a la permission de se présenter avant son lever, madame en prévient sa camériste pour qu'elle l'introduise ; mais, hormis cela, elle ne sera visible pour personne, pas même pour sa couturière et sa marchande de modes. Vers midi, l'heureux mortel se présente ; il n'a pas besoin de demander si madame est visible, il sait bien qu'on l'attend. La femme de chambre lui ouvre en souriant et l'introduit près de madame, dont l'appartement ne reçoit alors qu'un très-petit jour, qui pénètre avec peine à travers des persiennes et de triples rideaux hermétiquement fermés.

Celui que madame veut bien recevoir est ordinairement un beau jeune homme, d'une tournure élégante, à l'œil vif, au regard fascinant, dont les lèvres sont remplies par de petites moustaches brunes, et le visage entouré de favoris bien soignés ; enfin c'est un lion, un gant jaune, un habitué du *Jockey-Club* et du *ChâteaudeParis*, qui va en bonne fortune sans y mettre plus d'importance que s'il allait prendre sa place dans une stalle de l'Opéra. Quel quefois c'est un jeune homme, qui débute dans la carrière des amours ; celui-là n'a ni l'élégance, ni l'aplomb, ni la tournure du dandy ; mais, en demandant à voir madame, sa voix est émue, il rougit, il ose à peine parler, et lorsque la femme de chambre lui dit qu'il peut entrer, il se sent si heureux, il éprouve une joie si vive qu'il en devient tout tremblant, et qu'il faut qu'on lui prenne la main pour le faire avancer. Celui-là n'est point encore blasé sur les honnes fortunes.

Heureuse situation ! mais qui dure si peu à Paris. Parfois encore, c'est un homme, entre deux âges, ni l'un ni l'autre, du premier, ni la timidité du second ; mais il a de l'habitude ; il caresse le menton à la soubrette ;

si elle est gentille, il l'embrasse en lui glissant une pièce d'or dans la main pour la mettre dans ses intérêts. C'est un monsieur qui sait vivre, et la femme de chambre le trouve fort aimable.

Enfin, il n'est pas impossible que ce soit un homme vieux et laid, portant à son doigt un superbe jonc en brillant.

Les femmes sont si bizarres! si capricieuses! et puis elles peuvent avoir mille motifs que nous ne devons pas chercher à pénétrer! Fî donc! la curiosité est un grand défaut! prenons ces dames comme elles sont, comme elles veulent être, c'est le meilleur moyen pour leur plaire.

Présentez-vous ensuite, bon provincial, ci-devant jeune homme, bel esprit de salon, artistes en herbe, talents méconnus, hommes incompris, et vous tous qui avez été ravis de la façon gracieuse dont madame vous a traités à sa dernière soirée, en vous engageant à venir la voir, et qui avez fait une grande toilette dans l'espérance de faire sa conquête.

—Madame n'y est pas! vous dit froidement la femme de chambre, au moment où vous préparez déjà votre compliment et votre sourire.

Alors votre figure se rembrunit, vos lèvres se pincet, vous faites deux pas en arrière en murmurant:

—Ah! madame ne... j'en suis désolé... Veuillez lui dire que j'étais venu pour lui présenter mes hommages.

—Je n'y manquerai pas, monsieur.

Et vous vous éloignez en vous flattant d'être plus heureux une autre fois. Mais si en ne vous présentant qu'aux heures convenables, vous avez reçu deux fois la même réponse, dispensez-vous de faire une troisième tentative, c'est que madame ne veut pas vous recevoir.

Quelquefois un homme de province, un étranger, un Huron, enfin de ces gens qui ne savent pas vivre, répond à la femme de chambre:

—Vous dites que madame n'y est pas, mais j'ai eu soin de demander au concierge avant de monter, et il m'a bien assuré que madame y est.

La camériste prend un petit air impertinent, en répondant:

—Le concierge est un imbécile!

—Apparemment!

Et elle ajoute mentalement: "Et vous un autre, qui ne comprenez point qu'on ne veut pas vous recevoir."

Le Hottentot insiste encore en disant: "Mais madame m'avait engagé à venir la voir... si vous lui disiez que c'est moi, peut-être que... madame y serait."

Ici la femme de chambre prend un air presque majestueux en répondant:

—Monsieur, je vous ai dit que madame n'y était pas, et je suis étonnée que vous insistiez davantage.

L'homme des bois n'ose plus répliquer, il s'éloigne tout désappointé, tout penaud, en se disant: "Pourquoi donc les concierges disent-ils que madame y est?... ou pourquoi dans le monde madame me dit-elle que je serai bien aimable de venir la voir, si elle ne veut pas me recevoir?"

Celui qui se dit tout cela doit être une espèce de sauvage qui ne comprend pas encore que dans le monde on se dit mille choses, on se fait des compliments, des politesses et même des offres de services, des protestations de dévouement qui ne doivent pas dépasser l'enceinte du salon, et qu'il faut être un niais pour se les rappeler après en être sorti.

Pour refuser sa porte aux personnes qui viennent la voir, il n'est pas toujours nécessaire qu'une femme soit livrée à un doux tête-à-tête. Il suffit qu'elle ait sa migraine ou mal aux nerfs, ou, ce qui est toujours la maison majeure, que sa toilette ne soit pas terminée.

Les femmes les plus jolies ne veulent pas qu'on les surprenne lorsqu'elles sont... L'ami du cœur,

l'amant même n'a pas le droit de pénétrer dans le sanctuaire, avant que madame soit convenablement sous les armes.

Et ce que font les jolies femmes, jugez si elles doivent le faire aussi celles à qui la nature a refusé la beauté, et qui, pour y suppléer, ont recours à toutes les inventions de la chimie moderne, et dont le cabinet de toilette est un magasin de cosmétiques, d'essences, de parfums, de pommades, de vinaigres de toutes les couleurs.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 28 OCTOBRE 1848.

COLLABORATION.

CHRONIQUE LOCALE.

LES OFFICIERS DE LA GARNISON versus LES BOUCHERS ET LES FILS DE BOUCHERS.—Une petite scène assez plaisante s'est passée aux *courses au clocher*, qui ont eu lieu dernièrement à Lorette. M. . . ., respectable boucher de cette ville, avait entré dans la lice, sous son nom, un cheval que son fils devait monter. Le jour de la course arrivé, les officiers, membres du *club*, virent avec surprise, en parcourant la liste, le nom de M. . . . qui leur était connu.

—Qu'est-ce que ce nom-là? demandèrent-ils au secrétaire en faisant la grimace. Un *boucher* et son fils! . . .

—Quoi! fit le secrétaire. Est-ce que vous auriez quelque objection contre le nom de cette personne?

—Certainement! M. . . . et son fils ne sont pas gentilhommes, et ne peuvent, par conséquent, aller de pair avec nous!

—On appelle gentilhomme dans ce pays, reprit le secrétaire, celui qui est respectable et a de l'argent dans sa poche.

—Les *bouchers* et les *fils de bouchers* ne sont point des gentilhommes! pas de ces gens-là avec nous! dirent les officiers en chœur.

Et le secrétaire, qui est le *fils d'un boucher* et connu comme tel par toute la ville, n'ajouta pas un mot et raya de la liste le nom de M. . . .

Le mot des officiers se répandit, et le lendemain lorsque le pauvre secrétaire se présenta à la Bourse, ses amis l'apostrophèrent d'un: "Hors d'ici, A. . . .! tu n'es pas un *gentilhomme*, tu es le *fils d'un boucher*!"

A propos de ces célèbres *courses au clocher*, sur cinq chevaux partis ensemble, un seul a pu parvenir au but. Un des officiers, aussi bon cavalier que vrai *gentilhomme*, culbuta avec son cheval, sous lequel il se trouva engagé; et il y serait probablement resté sans la présence sur les lieux de deux Canadiens qui délivrèrent le pauvre diable. On ne dit pas si le cavalier, avant de se laisser dégrader de dessous sa monture, demanda à ses sauveurs s'ils étaient gentilhommes.

NOUVEL AVANTAGE DE L'ÉCLAIRAGE AU GAZ.—Une femme de la campagne demandait, ces jours derniers, à une personne de cette ville quand la compagnie pour l'éclairage au gaz entrerait en opération.

—Pas avant le mois de février, je crois, répondit l'autre.

—J'ai hâte, j'vous assure, qu'ça commence. . . . J'lis qu'on va s'éclairer cheu nous par la *gaze*!

—Comment! pensez-vous que la compagnie va faire couir un tuyau jusque dans votre paroisse?

— Quien ! c'est pas nécessaire non plus !... J'pourrai-t-i pas emporter une ou deux livres de gaze en venant d'la ville, à mesure qu'j'en aurai besoin ?

— Une autre, femme de la campagne, en regardant les portes réverbères dont nos principales rues sont garnies, disait à sa voisine :

— C'est toujours bin édifiant d'voir le gens d'la ville planter tant d'croix de tempérance ! Sûrement qu'ça va faire assez-z-honte aux ivrognes qu'i ne r'mettront pas l'nez dans c'te maudite boisson.

— Oui, ajouta l'autre, et même pour qu'i n'aient pu d'prétexé, on dit qu'la collepollation va faire mettre su' chaque croix un fanal pour qu'ces gneux d'hommes peuvent toujours voir la p'tite *champlure* qu'est l'emblème d'la perdition.

BONNE NOUVELLE... SI ELLE EST VRAIE.— On dit que l'immortel *Comité de Secours* est à l'agonie. De mauvaises langues ajoutent que repentant du mal qu'il a fait aux incendiés, et voulant mettre ordre à son conscience avant que de leur dire un éternel adieu, le moribond va leur restituer les quatre ou cinq mille louis qu'il a encore entre les mains ; mais que pour payer ses travaux de plusieurs années, il croit pouvoir garder *honnêtement* un quart de cette somme qu'il emploiera en œuvres pies. Il n'y a pas grand mal à cela, sans doute ; tout travail mérite salaire... puis l'intention est si bonne !

UNE CURE MERVEILLEUSE.— Un monsieur de Québec souffrait, depuis plusieurs mois, d'un violent mal de tête qui le tourmentait tout le jour et l'empêchait de dormir la nuit. Il avait en vain recouru aux médecins les plus habiles, lorsqu'un de ses amis allant le visiter dernièrement, lui demanda si la lecture ne lui causait pas le mal de tête.

— Je ne sais pas, répondit l'autre. Je ne lis que trois fois par semaine.

— Ah ! tu es abonné à un journal !... Et lequel reçois-tu ?

— Le plus grand journal de cette ville.

— Malheureux ! je ne suis pas surpris que tu aies mal à la tête ! Prends le plus petit journal, et tu te sentiras mieux, dit l'ami.

Le malade suivit ce conseil en s'abonnant pour un an au *Fantasque*, dont il paya l'abonnement d'avance. Aujourd'hui cette personne se porte à merveille, et dit à tout le monde que le seul remède *infaillible* pour le mal de tête est la lecture du *Fantasque*.

NISUS.

LA REVUE EST MORTE, MON DIEU, MORTE ! !

— " Que j'en ai vu mourir ! l'une était blanche et rose, "

Elle avait dans sa pose un suave abandon ;

L'autre avait l'âme noire, et ce noir quelque chose

Qui blanchirait tout blanc l'ange tombé démon !

— Autres fleurs mortes en bouton.

Risée à part, la *Revue* est morte de sa belle mort ; elle a eû le temps de faire la confession de ses péchés, elle en avait de nombreux et d'énormes, la *Revue* ! faute de s'être trouvée bien accueillie de la société, faute du pain de la vertu, cette pauvre fille s'était prostituée, histoire commune à plus d'un carrefour et qui se lit sur plus d'un front sec et jauni. Ce qui surprend le plus dans cette circonstance, c'est que les compères du *Journal de Québec* et des *Mélanges* et comédore *Minerve* n'aient pas couvert de noir leurs immenses *taisez-vous donc*. Je suppose que leurs rédacteurs auront pensé qu'ils mettaient assez de noirceurs sans gaspiller plus de noir à propos de la défunte. Pauvre défunte ! elle doit se consoler pourtant ; car ce n'est qu'une métépsychose qu'elle a subie pour ainsi dire ; on en a fait une partie intégrante et payante de la *Minerve* : elle est donc dans cet *Olympe* maintenant, dont *Ludger Duvernay* est le *Jupiter* en mauvais caractères.

— Si l'on prend la chose au sérieux, on trouvera que le *Journal de Québec*, et les *Mélanges* y perdent moins que MM. Lafontaine et Cie., en ce sens, que si la *Revue* qui faisait non pas le renard, c'est trop fin, mais une autre bête quelconque pour les faire chanter comme le corbeau de la fable, afin d'avoir un méchant fromage ; si la *Revue* ne peut plus remplir ce rôle, la *Minerve* a la consigne. Ils ont beau sujet de chanter, d'ailleurs ; le terrain sur lequel ils sont est immense : c'est un vaste désert couvert çà et là de ruines et dont le ministère est l'oasis ; que leur importe qu'ils aient même un écho menteur ou non, ne sont-ils pas écoutés des sangsues du pouvoir à qui ils crient de sucer plus que jamais — témoin le rédacteur du *Journal de Québec* dans la discussion sur la réduction des salaires. Arrivons à ce que je voulais dire :

— Sais-tu que la *Revue* est morte ? disais-je à un ami.

— Non, je ne sais pas. Ah, elle est morte ! Parbleu, c'est le meilleur moyen de faire parler d'elle, car depuis un certain temps elle avait passablement l'air d'une tortue toute renfrognée dans sa carapace.

— J'avoue que c'est un bon moyen, mais je n'en voudrais pas. D'ailleurs, comment parlera-t-on d'elle ? En bien ou en mal ? Il est des hommes que la foule persécute dans leur vie d'action et que la foule révère après leur mort, souvent enfin le bucher fut une apothéose, en sera-t-il ainsi d'elle ?

— Mais, mon cher ami, comme tu y vas ! élever un autel à la *Revue* qui vient de mourir, cet embryon sorti dans un jour de disette et de crise, — farceur, va ! Suppose donc ce chiffon maintenant sur l'autel de la reconnaissance et la foule prosternée tout autour, lui jetant une mer de louanges et d'admiration, — passe pour la *Minerve* encore, ça vaudrait un peu plus la peine de salir ses pantalons pour la remercier d'avoir eu la complaisance de mourir, mais la *Revue* ! . . . je ne dis pas cependant que les ventrus ne doivent lui adresser des prières et des demandes de protection, car elle est au ciel ministériel, la pauvre, les bêtes à deux pattes y montent sans broncher dans notre temps, et ce n'est que juste.

— Ainsi donc suivant toi, la *Revue* aurait emprunté les ailes d'un coq d'Inde pour prendre son vol vers sa demeure définitive, ce qui veut dire qu'elle était incapable de siéger dans l'assemblée des intelligences, — mais n'attribues-tu pas sa mort à quelque autre cause encore, parce qu'enfin elle avait bien vécu jusque-là, d'autres de ses amis vivent bien encore, et certes ce n'est pas l'esprit qui les a soutenues et les soutient encore, c'est plutôt le contraire, quoiqu'en disent leurs gras adhérents comme de raison.

— Je me fais une question là, mon ami, que je ne croirais mieux résoudre qu'en citant la chanson : « Elle est morte encore une fois, parce qu'elle a perdu la vie ; » comme M. la Palisse, et c'était un grand homme, on ne peut pas s'empêcher de l'avouer.

— Un grand homme, je ne sais pas ; c'est bien vrai qu'il ne se guidait que sur des axiomes, mais il était impraticable, et pour preuve, c'est que quand il allait par eau, il n'allait jamais par terre, et que de plus il ne pouvait jamais se résoudre à charger ses pistolets quand il n'avait point de poudre et bien d'autres choses encore. Tu avoueras que ceux-là sont bien plus grands qui se décident à charger leurs pistolets quand ils n'ont point de poudre, qui se font piller et qui disent que c'est le pillage de leur argent qui les sauve, qui se font crever les yeux et qui disent que c'est pour mieux voir clair. Tiens, ton la Palisse n'aurait jamais fait un procureur-général.

— Je ne sais ; peut-être serait-il parvenu à apprendre les notions de négociations pratiques ; dans tous les cas, il aurait toujours bien fait un juge.

— Ah ! ah ! comme tu y vas, à ton tour ! . . . Ne sais-tu pas qu'il lui aurait fallu être du ministère pour le devenir, et jamais, encore une fois, il n'aurait pu y entrer avec son bateau et ses pistolets.

— Tu as diablement raison là. Mais sérieusement et pour répondre à la question, sais-tu que la mort de la *Revue* va faire revoir la conscience de plusieurs, ce

qui sera peut-être un peu difficile; vu que plusieurs de ces messieurs l'ont laissé en route comme un voyageur laisse un fardeau incommode, ou bien la font trôner dans leur ventre où il est difficile de la distinguer du reste. La *Revue* était pour eux un *toutou*, un sac à tout mettre qu'ils ont trouvé en servant sans soin et à tout propos, comme des vrais *Micmacs*. Et l'on a beau ensuite chasser des bêtes comme celles-là pour en avoir la peau, c'est assez rare qu'on en trouve dans nos forêts. Bref, la *Revue* était conseillée, patronnée, argentée par... hum!... tu connais. MM. Lafontaine et autres y sont pour beaucoup, à ce que l'on dit; or le public qui savait ces choses, qui devait soutenir la *Revue* encore plus dans ce temps de lutte, pourquoi son public, à elle, l'a-t-il abandonnée. Il y a une écrasante signification dans cet événement; il y a bien aussi une écrasante insignifiance, mais on n'en parle pas. C'est qu'ils s'étaient dit ces hommes qui représentent l'ancien *statu quo* et son motto: tête derrière—tête devant—recule!! C'est qu'ils s'étaient dit dans leur impuissante colère: "Détrônons un homme, traçons notre propre histoire et nous-mêmes dans la boue. C'est le meilleur moyen de paraître vrais et égaux devant le peuple. C'est le meilleur moyen d'éteindre un flambeau dont la lumière nous fait petits." Et ils se sont mis à ruer et à siffler, et il s'est trouvé que les sifflets qu'ils faisaient élever par leur cabale contre le héros de ce drame dont ils avaient été les acteurs, l'ont glorifié encore plus, et ce vent que l'on avait déchaîné, au lieu d'éteindre cette lumière, l'a ranimée et la fait briller plus éclatante et plus pure. La cabale maintenant commence à s'abîmer ou dans la honte ou dans la mort, et tous ces hommes dont la tête sort du corps comme le remords du crime, sont pour toujours voués au mépris comme traîtres et démoralisateurs publics. Vois-tu la cause maintenant? L'injustice ici, quoi qu'on fasse et qu'on dise, prônée par n'importe qui, gueux ou haut placés, aura toujours les Canadiens pour juges et pour bourreaux.

Tes paroles sont comme des perles brillantes, dirait un Arabe; mais, mon ami, puisque tu saisis ainsi les causes, dis-moi donc l'effet qu'elles auront. L'opinion publique qui fait tomber un journal dans un district, un député dans un autre, produira-t-elle dans le pouvoir un sentiment de justice, une politique forte et rationnelle? Il me semble que, dans un gouvernement comme le nôtre, le peuple est une grande roue dans laquelle s'engrève une petite roue qui est le ministère. Ce dernier ne marchera donc que dans le sens du peuple qui l'a élu et porté au pouvoir; il fera droit à ses demandes et les appuiera de toutes ses forces, en un mot ne fonctionnera régulièrement que de cette manière, vois-tu...

—Halte là! mon cher, c'est de la mécanique, cela! A ton tour tu es impraticable, comme M. Lapalisse; ce que tu dis là, c'est le vrai gouvernement constitutionnel, populaire jusqu'à un certain point, mais non pas le gouvernement pratique; on doit bien l'avoir dans l'esprit, mais jamais dans les actes. Il faut savoir se rendre compte des difficultés que l'on rencontre,—ne jamais parler du droit et de l'honneur,—tâcher même d'effacer du code des peuples les conséquences que comportent ces deux mots,—souvent sanctionner sans récrimination l'injustice,—jouir du présent, si mauvais et si destructeur qu'il soit des ressources du peuple, et fermer les yeux à l'avenir,—science profonde qui eut un commencement et qui n'aura pas de fin, comme satan! Et toi, tu veux faire intervenir le peuple à chaque heure dans ses propres affaires, comme s'il en connaissait bien long là-dessus!!... Le peuple, tu entends bien, n'intervient que tous les quatre ans; ainsi des hommes portés au pouvoir sont censés être, pendant quatre ans, l'expression de la majorité; ce qui souvent est le contraire. Il n'est pas rare, par exemple, de voir le pouvoir barbotter dans les eaux du torysme, et le peuple cingler, voiles au vent, vers la démocratie pure; de voir l'un ôter son habit, et l'autre le mettre; l'un rester, tandis que l'autre veut en vain le forcer de sortir; enfin l'effet que tu me demandes ne se verra qu'au bout de quatre ans. Voilà le gouvernement pratique et responsable, tel qu'entendu par la métropole d'un côté, et les praticiens de notre pays de l'autre; quant à moi je n'en mange pas.

—A la bonne heure ! ce serait mieux aussi qu'un drôle comme toi qui prie Dieu matin et soir, qui n'est pas du tout païen, qui fait maigre le vendredi, qui communique avec de pieux personnages, sanctionnerait en politique des principes que la religion condamne...

—Mais, mon ami, tu es massacrant ; d'où arrives-tu ? Ne sais-tu donc pas qu'il est du meilleur ton aujourd'hui de professer de pareilles doctrines ! Tu me parles de pieux personnages que je fréquente et je m'en glorifie ; mais ces messieurs n'ont pas ton opinion, ça leur est bien permis, n'est-ce pas ? Du reste, je crois que la politique ne regarde en rien la religion et ne se modèle nullement sur cette dernière ; c'est plutôt sur la coupe des habits que se fait la division des partis parmi nous. Tu ris ! Eh ! bien, est-ce que les avocats ne portent pas de robes ? est-ce que ceux que les Sioux appellent *robes noires* ne portent pas de robes ? est-ce que les femmes ne portent pas de robes ? et ces trois collections ne soutiennent-elles pas le gouvernement contre la banqueroute et la guerre ?

—De sorte que tu mets le gouvernement sous le jupon ! J'y consens, et si tu m'en crois nous allons l'y laisser, en lui faisant passer le nez par la fente de la robe comme le député du comté de Montmorency dans le grenier du Château-Richer—ce qui devra réjouir l'égoïsme de ce dernier, vu qu'il ne sera pas le seul qui y aura passé.

DE TOUT UN PEU.

•• Au milieu des combats qui ont désolé Paris, le canon renverse une barricade ; tout fuit, hors un seul homme qui reste debout. Un officier de la garde nationale s'élançe, abat le rebelle à ses pieds et dirige sur lui la pointe de son épée. Tout-à-coup dans un regard de colère les deux combattants se sont reconnus : deux noms sont échangés ; l'épée tombe des mains du vainqueur, le sourire revient aux lèvres du vaincu, et dès lors il n'y a plus ni vaincu ni vainqueur, il y a deux camarades de collège qui se sont retrouvés.

L'officier protège au péril de sa vie la retraite de l'insurgé, et celui-ci, le lendemain, après la lutte finie, vient trouver son généreux ami.

—Je te dois la vie, lui dit-il ; je t'appartiens ; que faut-il faire ?

—Devenir bon citoyen.

—C'est la misère qui m'avait égaré.

—Tu n'es plus pauvre, puisque je ne le suis pas. Tiens, prends et parlageons comme autrefois.

C'est encore là l'exemple d'un communisme dont tous les honnêtes gens sont volontiers partisans.

•• Au premier coup de canon tiré sur une assez forte barricade du quartier Mouffetard, les insurgés se sont enfuis dans les maisons voisines sans riposter par un seul coup de fusil.

—Tas de voleurs ! s'écria le pointeur désappointé, il ne me rendent pas seulement la monnaie de ma pièce.

•• —Eh bien ! que pensez-vous de notre république d'aujourd'hui, demandait-on chez Mme de V...., au vieux chevalier de M...., l'oracle musical de ce salon de dilettanti....

—Eh mon Dieu ! pour moi, répondit l'interpellé, la république est une *symphonie à trop parties* : la *Liberté*, l'*Egalité*, la *Fraternité*. D'abord des uns ont voulu chanter dans un ton, les autres dans un ton différent ; ceux-ci chantaient avec des voix de castrat, ceux-là faisaient de la chose un véritable charivari ; il y en avait qui voulaient toujours des *diés* à toutes les clés, et par contre-coup il s'en trou-

vait tout autant pour y souffrir des *démols* ; pauvre symphonie !... Enfin, après quatre jours d'un *crescendo* plus effrayant que les plus fameux de Rossini, il s'est trouvé quelques musiciens qui valaient mieux que leurs chefs d'orchestre, et qui d'abord connaissaient mieux les *mesures* à prendre et à maintenir ; mes gaillards ont proprement placé leurs *bécarrés* ; moyennant quoi, la chose s'est trouvée remise dans le *ton naturel* ; et vous voyez que jusqu'à présent personne n'a *détonné* et que ça marche avec harmonie.

Le jour où la commission des pétitions fait son rapport à la chambre est ordinairement un jour de grande gaité pour MM. les représentants et pour les spectateurs des tribunes : les plus hautes fantaisies escaladent la tribune, et se montrent au jour par l'organe du rapporteur.

Voici deux pétitions qui prouvent que la gaité française existe toujours. Un pétitionnaire demande que les arbres de la *liberté* soient transformés en *jardins publics*.

Un autre demande que les célibataires âgés de quarante ans soient forcés : 1° de payer un impôt de 100 fr. par an ; 2° ils seront déchus de leurs droits de citoyen ; 3° leur corps sera privé de sépulture. Un représentant qui connaît le pétitionnaire, nous a affirmé que c'était un père de famille ayant six demoiselles à marier.

Oui, mes frères, disait le champêtre Massillon, dont la langue fourcha, Jésus-Christ a nourri dans le désert cinq personnes avec cinq mille pains. . . .

— *Perdiou !* j'en aurais bien fait autant, s'écria l'auditeur des bords de la Garonne.

— Je me trompe, se hâta de reprendre le naïf orateur, s'apercevant de sa méprise ; c'est avec cinq pains, mes frères, que Jésus-Christ a nourri cinq mille personnes.

— Eh bien ! demanda un voisin au jeune Gascon, en auriez-vous encore fait autant ?

— Ma foi, oui, répliqua celui-ci ; avec ce qu'il y aurait eu de restes la première fois. . . .

La profession de tire-laine est exercée avec un certain succès par des industriels des deux sexes, dans les diverses écoles de natation qui entourent le cours de la Seine.

Avant-hier, une jeune lorette, désavantageusement connue au Prado et ailleurs, fut saisie la main, non dans le sac, mais sur la robe de barège d'une ingénue de Bobino ; elle s'était introduite dans la cabine de cette dernière et avait déjà chaussé ses bas, ses brodequins et fait craquer, sur ses hanches rebondies, son corset de satin, comme dit A. de Musset.

L'ingénue, avertie par les naïades de l'établissement, accourut et reconnut dans la voleuse une ancienne camarade.

— Comment, lui dit-elle, as-tu pu en arriver jusque-là ?

— Hélas ! ma petite, il n'y a que le premier bas qui coûte.

C'est inutile de me faire plus long-temps la cour, disait la petite O. . . à notre ami Alfred, vos soins seraient perdus ; vous le savez, j'aime Albert, et je ne puis vous donner que mon amitié.

— Prenez garde ! répondit Alfred en plaisantant ; si vous continuez de me tenir rigueur, je vous dénonce comme réactionnaire.

— Moi ?

Sans doute, vous rétablissez les privilèges abolis par la révolution, qui a proclamé l'égalité entre tous les citoyens.

— Soit, mais elle proclame aussi la fraternité, répondit la jeune femme ; et comme j'ai d'autre part la liberté, je m'en tiendrai à ce sentiment à votre égard.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne N° 13.